

[Anecdotes]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 24

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185255>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Que je suis heureuse, ma bonne Prudence ! Je ne sais comment te remercier. Je suis sûre qu'à Paris ça n'est pas si beau.

Le public en province, on le sait, n'est pas difficile, du moins dans la plupart des villes, et la troupe de « fer-blanc » avait déjà obtenu un joli succès lorsque parut le Beau Richard. Un long murmure d'admiration accueillit son entrée dans la piste.

— C'était un gaillard superbe ! me disait le père La Frime dans son langage pittoresque. Je vous jure, monsieur, qu'il n'avait pas volé son surnom.

Le Beau Richard était, en effet, un grand et beau garçon, réalisant le type de la grâce dans la force. Au temps de la Grèce, on lui eût élevé des autels, et Phidias l'eût immortalisé. Son attitude avait de la noblesse. Rien, chez lui, ne trahissait le saltimbanque.

Un étroit maillot de soie grise accusait ses formes élégantes et correctes ; un court caleçon de velours noir, pareil aux bottines, faisait tous les frais à la décence. Moins eût été trop peu. Comme cela, c'était assez.

Ses exercices, soit comme écuyer, soit comme gymnaste, furent exécutés avec une sûreté, une précision, un talent qui, sur une scène plus élevée, eussent mérité le nom de *maestria*.

Mlle Emmeline était assise au premier rang, au-dessus de la piste, entre ses deux respectables compagnes. Toutes trois étaient également ravies, et quand, après un dernier triomphe sur le double trapèze, l'artiste ambulant souleva son public dans un bruyant enthousiasme, toute la salle cria :

— Ah ! bravo ! bravo ! le Beau Richard !

La fille du commerçant s'était levée, comme la foule, et celle-ci était déjà calmée que l'expansive enfant frappait encore des mains et répétait de sa voix argentine :

— Ah ! bravo ! bravo ! le Beau Richard !

A ce moment, le gymnaste, rejetant d'un coup de tête sa belle chevelure noire, que ne retenait pas le vulgaire cercle d'or, diadème banal du saltimbanque, s'avancait pour saluer ses admirateurs. Ses yeux rencontrèrent ceux de l'adorable Emmeline, encore debout, frémissante et frappant l'une contre l'autre ses mains tremblantes de plaisir. Ce fut à elle que, malgré lui, sans doute, le triomphateur adressa ce geste, moitié salut, moitié baiser, par lequel tout artiste remercie son public.

Tant d'audace révolta le camp des vieilles demoiselles de magasin. Mlle Prudence, ne pouvant s'attribuer l'hommage du Beau Richard, le trouva fort intempestif. Mlle Clarisse fit entendre un murmure d'indignation. Bref, les deux duègnes entraînèrent la jeune fille, laquelle, inconsciente du fait, si révoltant pour ses compagnes, eût bien voulu rester jusqu'à la fin du spectacle. En route, elle fut grondée, mais se garda bien, dans son innocence, de soupçonner pourquoi.

(La suite au prochain numéro.)

Les journaux russes nous apprennent que le gouvernement de ce pays vient de passer un contrat avec un commerçant pour le transport en Sibérie de 12,000 condamnés. Le transport se fera par bateaux à vapeur, en remontant le Volga.

Avant cette innovation, le voyage pour la Sibérie se faisait, de tous les points de la Russie, à pied. Un Polonais, qui parvint à s'échapper de la Sibérie, après un séjour de quatre années dans ce pays de la douleur et de la mort, en a tracé dans ses mémoires un tableau terrible.

Les déportés, dit-il, sont divisés par convois de deux cent cinquante individus au plus, de cent au moins, et le temps qu'ils mettent à faire la route est un des plus grands supplices de cette triste destinée. Le voyage, par exemple, de Kiew à Tobolsk dure toute une année, et si le convoi a une destina-

tion plus lointaine, par exemple les mines de Nertchinsk (gouvernement d'Irkoustk), alors le trajet prend plus de deux années. En tête de chaque caravane chevauchait un Cosaque, la lance au poing. Venaient ensuite des hommes enchaînés seuls ou attachés deux à deux par les mains ou par les pieds ; après eux, il y en avait près d'une vingtaine attachés par les poignets des deux côtés d'une longue barre de fer ; d'autres étaient attachés de la même façon et avaient, de plus, les pieds enchaînés...

Des voitures portaient les bagages et les malades. Ces derniers avaient au cou un carcan qui les enchaînait à un poteau fixé sur le véhicule... En dormant, aucun de ces malheureux ne peut remuer sans éveiller ses compagnons, attachés à la même barre, sans leur causer même une vive douleur si le mouvement est un peu brusque, comme cela arrive d'ordinaire pendant le sommeil.

On frémit en songeant qu'un tel voyage durait d'un à deux ans, sans parler des souffrances qui attendaient les déportés une fois rendus à destination.

Jeux d'esprit. — Le mot de l'énigme publiée dans notre précédent numéro est : Cordier. — Le sort a désigné, pour la prime, M. H. Guignet, à Chexbres.

Les vers suivants, qui nous sont communiqués par un de nos lecteurs, ont été dédiés à une jeune et aimable demoiselle ; et comme ils constituent une jolie charade, nous la donnons à deviner à nos abonnés.

A Julie...

Au bout de votre doigt charmant
Vous menez souvent ma première ;
Ma seconde est une carrière
Où pour vous disputer entrera maint amant ;
Mon tout est le charme indécible
Qu'éprouvera celui d'entr'eux
Qui pourra vous rendre sensible
Et que vous voudrez rendre heureux.

Madame est en conférence avec sa cuisinière.

— Dites-moi, Julie, je veux cuire un chapon pour le jour de fête de mon mari. Vous qui avez servi dans un hôtel, vous devez savoir préparer ça. Comment faisiez-vous ?

— Mon Dieu, madame, on prenait une vieille poule et on la cuisait dans la graisse.

La livraison de juin de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* contient les articles suivants :

1. Le rayon bleu, par M. Eugène Rambert. — 2. L'Italie et sa situation actuelle, par M. Honoré Mereu (dernière partie). — 3. Les expériences de Paul Chinel, par M. Marc-Monnier. — 4. De l'enseignement primaire en Belgique, par M. Henri Deboist. — 5. La lutte entre la liberté et la protection, par M. Tallichet (deuxième partie). — 6. Récits galiciens : Servatien et Pacrace. Nouvelle, par M. Sacher-Masoch. — 7. Le pessimisme contemporain, par M. Aug. Dapples. — 8. Chronique parisienne. — 9. Chronique italienne. — 10. Chronique allemande. — 11. Chronique anglaise. — 12. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve,
Lausanne.